

Kriegsdarstellungen

Ahmadou Kourouma: *Allah n'est pas obligé* (roman), Paris 2000

(*Allah muss nicht gerecht sein*, deutsch von Sabine Herting, München 2002)



Ahmadou Kourouma (1927-2003) war ivorischer (d.h. aus der Elfenbeinküste stammender) Schriftsteller. Obwohl sein Werk nicht allzu umfangreich ist, gilt er als einer der bedeutendsten Schriftsteller des frankofonen Afrika in der 2. Hälfte des späten 20. Jahrhunderts.

Sein Roman *Allah n'est pas obligé* spielt in den 1990er Jahren in Liberia. Ich-Erzähler ist ein Kind aus der Elfenbeinküste, das seine beiden Eltern verliert und sich dann auf der Suche nach seiner Tante ins Nachbarland Liberia aufmacht, wo er zum Kindersoldaten wird. Die miteinander verstrickten Bürgerkriege in den Nachbarländern in Liberia und Sierra Leone (1991-2003) zeichneten sich durch besonders grausame Übergriffe auf die Zivilbevölkerung sowie durch den Einsatz vieler Kindersoldaten aus. Die Kriegsherren finanzierten sich vor allem durch den Verkauf von Diamanten.

[Seite 9]

Je décide le titre définitif et complet de mon blablabla est *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas*. Voilà. Je commence à conter mes salades.

Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non ! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'é comme ça. Meme si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain; si on parle mal le français, on dit on parle p'tit nègre, on est p'tit nègre quand même. Ça, c'est la loi du français de tous les jours qui veut ça.

[Seite 11]

... Et cinq... Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable, pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots, je possède quatre dictionnaires. Primo le dictionnaire Larousse et le Petit Robert, secundo l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire et tertio le dictionnaire Harrap's. Ces dictionnaires me servent à chercher les gros mots, à vérifier les gros mots et surtout à les expliquer. Il faut expliquer parce que mon blablabla est à lire par toute sorte de gens : des toubabs (toubab signifie blanc) colons, des noirs indigènes sauvages d'Afrique et des francophones de tout gabarit (gabarit signifie genre). Le Larousse et le Petit Robert me permettent de chercher, de vérifier et d'expliquer les gros mots du français de France aux noirs nègres indigènes d'Afrique. L'Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique explique les gros mots africains aux toubabs français de France. Le dictionnaire Harrap's explique les gros mots pidgin à tout francophone qui ne comprend rien de rien au pidgin.

[Seiten 44-45]

Yarouba est venu un matin me voir. Il m'a pris à part et, en secret, il m'a fait des confidences. Le Liberia était un pays fantastique. Son métier à lui, multiplicateur de billets de banque,

[Seite 9]

Ich weiß jetzt, wie der endgültige und vollständige Titel meines Blablas lauten wird: *Allah muss nicht gerecht sein in allen Dingen auf Erden*. So. Nun kann ich anfangen, meine chaotische Geschichte zu erzählen.

Zuerst einmal ... und erstens ... ich heiße Birahima. Bin ein kleiner Neger. Nicht etwa, weil ich schwarz und ein Kind bin. Nein! Ich bin ein kleiner Neger, weil ich schlecht Französisch spreche. Egal, ob man erwachsen ist oder nicht, ob man Araber, Chinese, Weißer, Russe oder sogar Amerikaner ist, wenn du schlecht Französisch sprichst, heißt es gleich, du radebrechst wie ein kleiner Neger, dann ist man ein kleiner Neger. So ist das nun mal mit dem Französischen.

[Seite 11]

... Und fünftens ... Um mein chaotisches verdammtes Leben in einer einigermaßen angemessenen Sprache zu erzählen, um mich nicht bei den schwierigen Wörtern zu verheddern, benutze ich vier Wörterbücher. Erstens den *Larousse* und den *Petit Robert*, zweitens das *Verzeichnis der lexikalischen Besonderheiten des Französischen in Schwarzafrika* und drittens den *Harrap's*. Diese Wörterbücher brauche ich, um schwierige Wörter nachzuschlagen, sie zu überprüfen und vor allem um sie erklären zu können. Ich muss sie erklären, denn mein Blabla soll von allen möglichen Leuten gelesen werden: von den *toubabs* (*toubab* bedeutet: weiß), also den weißen Kolonisten, von den schwarzen afrikanischen Ureinwohnern und von den Französischsprechenden aller Art. Mit dem *Larousse* und dem *Petit Robert* kann ich die schwierigen Wörter aus Frankreich nachschlagen, überprüfen und sie den afrikanischen Eingeborenen erklären. Das *Verzeichnis der lexikalischen Besonderheiten des Französischen in Schwarzafrika* erklärt den *toubabs* die schwierigen afrikanischen Wörter. Der *Harrap's* erklärt all denen, die absolut keine Ahnung haben vom Pidgin Englisch, die schwierigen Wörter dieser Sprache.

[Seiten 44-45]

Eines Morgens kam Yarouba mich besuchen. Er nahm mich beiseite und vertraute mir heimlich an, Liberia sei ein fantastisches Land. Sein Beruf eines Geldscheinervielfachers habe dort

était un boulot en or là-bas. On l'appelait là-bas grigriman. Un grigriman est un grand quelqu'un de là-bas. Pour m'encourager à partir, il m'a appris des tas d'autres choses sur le Liberia. Faforo (sexe de mon papa) !

Des choses merveilleuses. Là-bas, il y avait la guerre tribale. Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats qu'on appelle en pidgin américain d'après mon Harrap's small-soldiers. Les small-soldiers avaient tout et tout. Ils avaient des kalachnikov. Les kalachnikov, c'est des fusils inventés par un Russe qui tirent sans s'arrêter. Avec les kalachnikov, les enfants-soldats avaient tout et tout. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes, et même des voitures qu'on appelle aussi des 4x4. J'ai crié Wahahé ! Wahahé ! Je voulais partir au Liberia. Vite et vite. Je voulais devenir un enfant-soldat, un small-soldier. Un enfant-soldat ou un soldat-enfant, c'est kif-kif pareil. Je n'avais que le mot small-soldier à la bouche. Dans mon lit, quand je faisais caca ou pipi, je criais seul small-soldier, enfant-soldat, soldat-enfant !

Un matin, au premier chant du coq, Yacouba est arrivé à la maison. Il faisait encore nuit; grand-mère m'a réveillé et m'a donné du riz sauce arachide. J'ai beaucoup mangé. Grand-mère nous a accompagnés. Arrivés à la sortie du village où il y a les décharges du village, elle m'a mis dans la main une pièce d'argent, peut-être toute son économie. Jusqu'à aujourd'hui je sens le chaud de la pièce dans le creux de ma main. Puis elle a pleuré et est retournée à la maison. Je n'allais jamais plus la revoir. Ça, c'est Allah qui a voulu ça. Et Allah n'est pas juste dans tout ce qu'il fait ici-bas.

[Seiten 53-69]

Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagé tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes. Et ce n'est pas tout ! Le plus marrant, chacun défend avec l'énergie du désespoir son gain et, en même temps, chacun veut agrandir son domaine. (L'énergie du désespoir signifie d'après Larousse la force physique, la vitalité.)

Il y avait au Liberia quatre bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma, et d'autres fretins de petits bandits. Les fretins bandits cherchaient à devenir grands. Et ça s'était partagé tout. C'est pourquoi on dit qu'il y avait guerre tribale au Liberia. Et c'est là où j'allais. Et c'est là où vivait ma tante. Wahahé (au nom d'Allah) ! c'est vrai.

Dans toutes les guerres tribales et au Liberia, les enfants-soldats, les small-soldiers ou children-soldiers ne sont pas payés. Ils tuent les habitants et emportent tout ce qui est bon à prendre. Dans toutes les guerres tribales et au Liberia, les soldats ne sont pas payés. Ils massacrent les habitants et gardent tout ce qui est bon à garder. Les soldats-enfants et les soldats, pour se nourrir et satisfaire leurs besoins naturels, vendent au prix cadeau tout ce qu'ils ont pris et ont gardé.

C'est pourquoi on trouve tout à des prix cadeaux au Liberia. De l'or au prix cadeau, du diamant au prix cadeau, des télévisions au prix cadeau, des 4x4, cadeau, des pistolets et des kalachnikov ou kalach, cadeau, tout et tout au prix cadeau.

Et quand tout est au prix cadeau dans un pays les commerçants affluent vers ce pays. (Affluer, c'est arriver en grand nombre, dans mon Larousse.) Les commerçants et les commerçantes qui veulent vite s'enrichir vont tous au Liberia pour acheter ou échanger. Ils vont avec des poignées de riz, un petit morceau de

goldenen Boden, man nenne ihn dort einen Grigrimann. Ein Grigrimann sei dort ein großer Macker. Und noch viele Dinge mehr hat er mir über Liberia erzählt, um mir Mut zu machen fortzugehen. Faforo (Schwanz meines Papas)!

Wunderbare Dinge. Dort herrsche Stammeskrieg. Dort würden Straßenkinder wie ich Kindersoldaten, die man laut meinem Harrap's auf Pidginenglisch *small soldiers* nennt. Die *small soldiers* hätten einfach alles. Zum Beispiel Kalaschnikows. Das seien Gewehre, die ein Russe erfunden habe und mit denen man pausenlos schießen könne. Mit den Kalaschnikows hätten die Kinder wirklich alles. Geld, sogar amerikanische Dollars, Schuhe, Tressen, Radios, Helme und sogar Geländewagen, die man auch 4 x 4 nenne. Ich habe Wahahé! Wahahé! gerufen! Ich wollte nach Liberia reisen. Schnell, schnell. Ich wollte ein Kindersoldat, ein *small soldier* werden. Ein Kindersoldat oder ein soldatisches Kind, das ist Jacke wie Hose. Ich hatte nur noch das Wort *small soldier* auf den Lippen. Wenn ich allein in meinem Bett lag, wenn ich Pipi oder Kaka machte, rief ich *small soldier*, Kindersoldat, soldatisches Kind!

Yacouba trat beim ersten Hahnenschrei in unsere Hütte. Es war noch dunkel; Großmutter weckte mich, gab mir Reis mit Erdnusssoße, und ich schlug mir den Bauch voll. Großmutter begleitete uns. Als wir am Dorfrand angelangt waren, wo sich die Müllkippe befindet, legte sie mir ein Geldstück in die Hand, vielleicht ihre gesamten Ersparnisse. Noch heu te spüre ich die Wärme der Münze in meiner hohlen Hand. Dann hat sie geweint und kehrtgemacht. Ich sollte sie nie Wiedersehen. Allah hat es so gewollt. Und Allah ist nicht gerecht in allem, was er hier unten tut.

[Seiten 51-66]

Wenn man sagt, es herrsche Stammeskrieg in einem Land, so bedeutet das, dass die großen Straßenräuber das Land unter sich aufgeteilt haben. Sie haben den Reichtum unter sich aufgeteilt, das Territorium und die Menschen. Sie haben einfach alles unter sich aufgeteilt, und die ganze Welt lässt sie gewähren. Sie können vor den Augen der Öffentlichkeit Unschuldige, Kinder und Frauen töten. Und das ist noch nicht alles! Das Seltsame ist, dass jeder mit der Kraft der Verzweiflung seine Ausbeute verteidigt und gleich zeitig sein Gebiet vergrößern will.

In Liberia gab es vier große Straßenräuber: Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma. Dazu kamen noch andere Banditen, die aber kleine Fische waren. Die kleinen Fische setzten alles daran, große zu werden. Und das hieß, sie wollten das Land weiter aufteilen. Darum sagte man, in Liberia herrsche Stammeskrieg. Und ich reiste dorthin. Denn dort lebte meine Tante. Wahahé (im Namen Allahs)!

In allen Stammeskriegen und in Liberia werden die Kindersoldaten nicht bezahlt. Die *small soldiers* oder *children soldiers* töten Bewohner und nehmen alles mit, was sich lohnt, mitgenommen zu werden. In allen Stammeskriegen und in Liberia werden auch die Soldaten nicht bezahlt. Sie massakrieren die Bewohner und behalten alles, was es wert ist, behalten zu werden. Die Kindersoldaten und die Soldaten verkaufen ihre Beute zu Spottpreisen, um sich zu ernähren und ihre natürlichen Bedürfnisse zu befriedigen.

Darum bekommt man in Liberia alles zu Spottpreisen. Gold, Diamanten, Fernseher zu Spottpreisen, Autos, Pistolen und Kalaschnikows oder Kalasch, einfach alles zu Spottpreisen.

Gibt es in einem Land alles zu Spottpreisen, so strömen die Händler in dieses Land. Alle Händler und Händlerinnen, die schnell reich werden wollen, reisen nach Liberia, um zu kaufen oder zu tauschen. Sie kommen mit einer Handvoll Reis, einem kleinen Stück Seife, einer Flasche Petroleum, ein paar Dollar-

savon, une bouteille de pétrole, quelques billets de dollars ou de francs CFA. Ce sont des choses qui font cruellement défaut là-bas. Ils achètent ou échangent contre des marchandises au prix cadeau, ça vient les vendre ici en Guinée et en Côte-d'Ivoire à des prix forts. C'est ça qu'on appelle faire de gros bénéfices.

C'est pour faire gros bénéfices que les commerçants et les commerçantes ça grouille autour des gbakas en partance pour le Liberia à N'Zérékoré. (Gbaka est un mot nègre noir africain indigène qu'on trouve dans l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire. Il signifie car, automobile.)

Et puis, quand il y a guerre tribale dans un pays, on entre dans ce pays par convoi. On entrait au Liberia par convoi. (Il y a un convoi lorsque plusieurs gbakas vont ensemble.) Le convoi est précédé et suivi de motos. Sur les motos, des hommes armés jusqu'aux dents pour défendre le convoi. Parce que, en plus des quatre grands bandits, il y a de nombreux petits bandits qui coupent la route et rançonner. (Rançonner, c'est exiger de force ce qui n'est pas dû, d'après mon Larousse.)

C'est par convoi on va au Liberia et, pour ne pas se faire rançonner, nous avions une moto devant nous et c'est ainsi nous sommes partis. Faforo (cui du père) !

Le petit, un vrai kid (signifie d'après mon Harrap's gamin, gosse), un vrai bout d'homme, juste au tournant, juste et juste. La moto chargée de notre protection circulait devant, n'a pas pu stopper net au signal du bout d'homme. Les gars qui étaient sur la moto avaient cru que c'étaient des coupeurs de route. Ils ont tiré. Et voilà le gosse, l'enfant-soldat fauché, couché, mort, complètement mort. Walahé ! Faforo !

Vint un instant, un moment de silence annonçant l'orage. Et la forêt environnante a commencé à cracher tralala... tralala... tralala... de la mitraillette. Les tralalas... de la mitraillette entraient en action. Les oiseaux de la forêt ont vu que ça sentait mauvais, se sont levés et envolés vers autres cieux plus reposants. Tralalas de mitraillette arrosèrent la moto et les gars qui étaient sur la moto, c'est-à-dire le conducteur de moto et le mec qui faisait le faro avec kalachnikov derrière la moto. (Le mot faro n'existe pas dans le Petit Robert, mais ça se trouve dans l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire. Ça veut dire faire le malin.) Le conducteur de moto et le mec qui faisait faro derrière la moto étaient tous deux morts, complètement, totalement morts. Et malgré ça, la mitraillette continuait tralala... ding ! tralala... ding ! Et sur la route, par terre, on voyait déjà le gâchis : la moto flambait et les corps qui étaient mitraillés, remitraillés, et partout du sang, beaucoup de sang, le sang ne se fatiguait pas de couler. A faforo ! ça continuait son manège, ça continuait sa musique sinistre de tralala. (Sinistre signifie sombre, effrayant, terrifiant.)

Commençons par le commencement.

A l'habitude les choses se passent autrement. La moto et le car stoppent net et juste au signal du petit gosse sans dépasser d'un centimètre. Et les choses se passent bien, très bien. A faforo ! Le petit gosse, l'enfant-soldat haut comme le stick d'un officier, discute avec les mecs qui sont sur la moto de protection en tête du convoi. Ça familiarise, c'est-à-dire ça rigole comme s'ils buvaient la bière ensemble tous les soirs. Le bout d'homme siffle, resiffle. Alors on voit un 4x4 sortir de la brousse avec des feuilles pour camoufler. Un 4x4 avec à bord plein de gosses, plein d'enfants-soldats, des small-soldiers. Des gosses hauts comme ça... hauts comme le stick d'un officier. Des enfants-soldats faisant le faro avec des kalach. Des kalachnikov en bandoulière. Tous en tenue de parachutiste. Des tenues de parachutiste trop larges, trop longues pour eux, des tenues de parachutiste qui leur descendent jusqu'aux genoux, des tenues de parachutiste dans lesquelles ça flotte. Le plus marrant c'est que,

scheiner ou mit CFA-Francs. An diesen Dingen herrscht dort schrecklicher Mangel. Sie kaufen oder tauschen sie ein gegen andere Waren, die sie später in Guinea und an der Elfenbeinküste teuer verkaufen. Das nennt man große Gewinne machen.

Weil sie große Gewinne machen wollen, drängeln sich die Händler und Händlerinnen in N'zérékoré um die *gbakas*, die nach Liberia abfahren. (*Gbakas* ist ein Wort, das man im *Verzeichnis der lexikalischen Besonderheiten des Französischen in Schwarzafrika* findet und bedeutet: Autobus, Automobil.) Herrscht in einem Land Stammeskrieg, so reist man im Konvoi in dieses Land ein. (Ein Konvoi entsteht, wenn mehrere *gbakas* hintereinander fahren.) Vor und hinter der Kolonne fahren Motorräder. Auf den Motorrädern sitzen bis an die Zähne bewaffnete Männer, die den Konvoi schützen sollen. Denn neben den vier großen Banditen gibt es zahlreiche kleine Banditen, die Straßen sperren, Reisende gefangen nehmen und Lösegeld erpressen.

Auch wir reisten im Konvoi in Liberia ein, und damit wir nicht erpresst würden, fuhr ein Motorrad vor uns her. Faforo (Beim Hintern meines Vaters)!

Der Kleine, ein Kid (bedeutet laut *Harrap's*: Junge, Kind), ein richtiger Pimpf, stand plötzlich mitten in der Kurve. Das Motorrad, das uns beschützen sollte, war vorausgefahren und konnte beim Signal des Pimpfs nicht sofort anhalten. Die Typen, die auf dem Motorrad saßen, dachten, da wäre eine Straßensperre. Sie haben geschossen. Und den Jungen, den Kindersoldaten, einfach umgemäht. Er fiel zu Boden, tot, total tot. Walahé! Faforo!

Ein Moment der Stille kündigte den Sturm an. Und der Wald drumherum hat zu spucken begonnen, tralala ... tralala ... tralala ... aus dem Maschinengewehr. Die Vögel des Waldes haben gemerkt, dass es schlecht roch, sie haben sich in die Lüfte geschwungen und sind davon geflogen zu anderen ruhigeren Himmeln. Die Tralalas des Maschinengewehrs ergossen sich über das Motorrad und die Kerle, die drauf saßen, das heißt, über den Fahrer und den Typen hinter ihm, der mit der Kalaschnikow den *faro* spielte. (Das Wort *faro* gibt es nicht im Wörterbuch, aber es steht im *Verzeichnis* und bedeutet soviel wie Schlaumeier.) Der Fahrer und hinter ihm der Typ, der den *faro* spielte, waren alle beide tot, sofort, total tot. Und dennoch machte das Maschinengewehr immer noch tralala ... ding! tralala ... ding! Auf der Straße, auf der Erde, sah man bereits den Schlamassel: das in Flammen auf gegangene Motorrad und die durchsiebten Leichen und überall Blut, viel Blut, das nicht aufhören wollte zu fließen. A faforo! Es ging weiter, die unheimliche Tralala-Musik ging weiter.

Aber fangen wir mit dem Anfang an. Normalerweise laufen die Dinge anders. Das Motorrad und der Bus halten ganz genau auf das Zeichen des kleinen Jungen an, ohne auch nur einen Zentimeter zu weit zu fahren. Das klappert immer prima. A faforo! Der kleine Junge, der Kindersoldat, nicht viel größer als der Stock eines Offiziers, spricht mit den Typen auf dem Motorrad, das zum Schutz des Konvois vorausfährt. Sie machen sich vertraut, das heißt, sie lachen miteinander, als tranken sie jeden Abend ein Bier zusammen. Der Pimpf pfeift, pfeift noch einmal. Dann sieht man einen Wagen aus dem Busch rollen. Der Wagen ist mit Blättern getarnt, und er ist gespickt mit Kindern, mit Kindersoldaten, mit *small soldiers*. Kindern, so groß wie ... der Stock eines Offiziers. Kindersoldaten, mit umgehängten Kalaschnikows. Alle in Fallschirmspringeranzügen. Fallschirmspringeranzügen, die zu groß, zu lang für sie sind, die ihnen bis zu den Knien hängen. Fallschirmspringeranzügen, die an ihnen herumschlackern. Das Ulkigste ist, unter den Kindersoldaten

parmi ces enfants-soldats, il y a des filles, oui des vraies filles qui ont le kalach, qui font le faro avec le kalach. Elles ne sont pas nombreuses. C'est les plus cruelles ; ça peut te mettre une abeille vivante dans ton oeil ouvert. (Chez les nègres africains noirs, quand quelqu'un est très méchant, on dit qu'il peut mettre une abeille vivante dans un oeil ouvert.) On voit aussi des enfants-soldats habillés pareillement, portant des armes pareillement, sortir de brousse à pied, s'accrocher au car, discuter avec les passagers comme si c'étaient des vieux copains avec qui ils ont fait la retraite de l'initiation. (Au village, faire la retraite de l'initiation signifie considérer comme un vrai copain.) Le 4x4 prend la tête du convoi, guide le convoi.

On arrive au camp retranché du colonel Papa le bon. Patrons du convoi descendant, ça rentre chez le colonel Papa le bon. Tout est déballé, pesé ou estimé. Les taxes des douanes sont calculées selon la valeur. De gros palabres s'engagent, ça discute fort et puis l'accord se conclut. Ça paie, repaie et en nature, du riz, du manioc, du fonio ou en dollar américain. Oui, en dollar américain. Le colonel Papa le bon organise une messe oecuménique. (Dans mon Larousse, oecuménique signifie une messe dans laquelle ça parle de Jésus-Christ, de Mahomet et de Bouddha.) Oui le colonel Papa le bon organise une messe oecuménique. Ça se fait plein de bénédictions. Et on se sépare.

C'est comme ça que ça se passe. Parce que le colonel Papa le bon, c'est le représentant, le prédicateur, de NPFL. (NPFL, c'est l'abréviation en anglais de National Patriotic Front of Liberia. En bon français, ça signifie Front national patriotique du Liberia.) NPFL est le mouvement du bandit Taylor qui sème la terreur dans la région.

Mais avec nous ça s'est pas passé du tout comme ça. Les gars chargés de la protection sur la moto ont cru que c'étaient des coupeurs de route et ils ont tiré. Et ça a déclenché.

Après les tralalas... de la mitraillette, on n'a entendu que les tralalas de la mitraillette. Les mecs qui étaient à l'arme étaient des fous de la mitraille et ça a continué à tirer. Et quand le gâchis était fait, bien fait, ça s'est enfin arrêté.

Pendant ce temps, dans le car, nous étions tous comme des dingues. Ça hurlait les noms de tous les mânes, de tous les génies protecteurs de la terre et du ciel. Ça faisait un boucan de tonnerre. Et tout ça parce que le mec qui était devant, mec qui faisait le faro avec le kalach, a tiré sur l'enfant-soldat.

Yacouba avait bien vu ça tout de suite au moment de l'embarquement. Il avait diagnostiqué que le mec derrière la moto se portait pas bien. C'est lui qui le premier a tiré. Il avait cru que c'étaient des petits bandits, des vulgaires coupeurs de route. Il a tiré et les conséquences étaient là, bien là.

Nous avons vu apparaître un enfant-soldat. Un small-soldier, c'était pas plus haut que le stick d'un officier. Un enfant-soldat en tenue de parachutiste beaucoup trop grande. C'était une falle. Ça sortait d'un pas hésitant. (C'est comme ça on dit quand le pas est peureux, mal assuré.) Et puis ça a regardé le travail accompli par la mitraille, examiné comme si un mec pouvait se relever alors que tout le monde était mort et même le sang était fatigué de couler. Il s'est arrêté et puis ça a sifflé et resifflé fort. Et de partout ont débouché des enfants-soldats, tous habillés pareil que le premier, tous faisant le faro avec le kalach.

Ça nous a encerclés d'abord et puis ça a crié : «Descendez des cars les mains en l'air », et nous avons commencé à des cendre les mains en l'air.

Les enfants-soldats étaient en colère, rouges de colère. (On doit pas dire pour des nègres rouges de colère. Les nègres ne deviennent jamais rouges ; ils se renfroignent.) Donc les small-soldiers s'étaient renfrognés ; ils pleuraient de rage. Ils pleuraient leur camarade qui était mort.

sind Mädchen, ja, richtige Mädchen, die auch eine Kalasch haben und mit ihr herumfuchteln. Es sind nicht viele Mädchen. Aber sie sind von allen die grausamsten; sie können dir eine lebendige Biene in das offene Auge setzen. (Das sagen die Schwarzafrikaner, wenn jemand sehr böse ist.) Dann sieht man Kindersoldaten, die alle gleich gekleidet sind und die Waffen auf die gleiche Weise halten, zu Fuß aus dem Busch kommen, sich an den Bus hängen, mit den Fahrgästen reden, als wären sie alte Freunde, mit denen sie gemeinsam aus der Initiation heimgekehrt sind. (Im Dorf bedeutet gemeinsam aus der Initiation heimkehren: jemanden als wahren Freund betrachten.) Der Wagen setzt sich an die Spitze des Konvois und weist den Weg.

Die Fahrt endet im Lager des Colonels Papa le Bon. Die Anführer des Konvois steigen aus und gehen zum Colonel. Alles wird ausgepackt, gewogen oder geschätzt. Die Zollabgaben werden nach dem Wert der Waren berechnet. Großes Palaver setzt ein, es wird heftig diskutiert, und dann kommt es zu einer Einigung. Man zahlt und zahlt noch einmal, in Naturalien, mit Reis, Maniok oder mit amerikanischen Dollars. Ja, mit amerikanischen Dollars. Der Colonel Papa le Bon hält eine ökumenische Messe. (In meinem Wörterbuch heißt ökumenisch: allgemein, die ganze bewohnte Erde betreffend.) Eine Messe, in der man von Jesus Christus, Mohammed und Buddha spricht. Viele Segen werden erteilt. Und dann geht man wieder auseinander.

So läuft das. Denn der Colonel Papa le Bon ist der Repräsentant, der Prediger der NPFL. (NPFL ist die englische Abkürzung für die Nationale Patriotische Front Liberias.) Die NPFL ist die Bewegung des Banditen Taylor, der in der ganzen Region Angst und Schrecken verbreitet.

Doch bei uns ist es überhaupt nicht so gelaufen. Die Typen auf dem Motorrad, die uns beschützen sollten, dachten, man wollte ihnen den Weg abschneiden, und daher haben sie geschossen. Damit fing alles an.

Nach den Tralalas ... aus dem Maschinengewehr hörte man nur noch weitere Tralalas aus dem Maschinengewehr. Die Kerle an den Waffen waren Verrückte, und sie haben immer weiter geschossen. Und erst als der Schlamassel da war, richtig da war, hat es endlich aufgehört.

Währenddessen drehten wir im Bus durch. Wir brüllten die Namen aller Manen, aller Schutzgeister des Himmels und der Erde wild durcheinander. Das war ein Mordslärm. Und all das, weil vor uns der Typ auf dem Motorrad den *faro* gespielt und auf den Kindersoldaten geschossen hatte. Yacouba hatte es schon in dem Augenblick gemerkt, als wir in den Bus stiegen. Er hatte gemerkt, dass der Typ auf dem Motorrad schlecht drauf war. Und der schoss ja auch als Erster. Der meinte, es wären kleine Banditen, stinknormale Banditen, die die Straße blockieren wollten. Er hat geschossen, und das hatte Folgen, und was für welche.

Und dann tauchte ein Kindersoldat auf. Ein *small soldier*, nicht viel größer als der Stock eines Offiziers. Die Fallschirmspringerkleidung war dem Kindersoldaten viel zu groß. Es war ein Mädchen. Sie kam zögerlichen Schrittes aus dem Busch. (So sagt man, wenn der Schritt Angst, Unruhe verrät.) Und dann hat sie die Arbeit, die das Maschinengewehr geleistet hatte, betrachtet und geprüft, als könnte da jemand wieder aufstehen, wo doch alle tot waren und selbst das Blut zu müde geworden war, um noch zu fließen. Sie ist stehen geblieben, dann hat sie gepfiffen und nochmals laut gepfiffen. Und von allen Seiten stürzten Kindersoldaten herbei, alle genauso gekleidet wie sie, und alle fuchtelten wild mit Kalaschnikows herum.

Erst haben sie uns umzingelt, dann haben sie geschrien: «Raus aus den Bussen, Hände hoch!» Und wir sind mit erhobenen Händen ausgestiegen.

Die Kindersoldaten waren wütend, rot vor Wut. (Bei den

Nous avons commencé à descendre. Un à un, l'un à la suite de l'autre. Un soldat s'occupait des bijoux. Il arrachait les boucles d'oreilles et les colliers et les mettait dans un sac que tenait un autre. Les enfants-soldats décoiffaient, déshabillaient, déchaussaient chacun. Si le caleçon était beau, le prenaient. Les habits étaient mis à côté en tas, plusieurs tas : celui des chaussures, celui des coiffures, des pantalons, des caleçons. Le passager totalement nu essayait s'il était un homme de mettre la main maladroitement sur son bangala en l'air, si c'était une femme sur son gnoussou-gnoussou. (Bangala et gnoussou-gnoussou sont les noms des parties honteuses d'après l'Inventaire des particularités lexicales en Afrique noire.) Mais les enfants-soldats ne le laissaient pas faire. Manu militari, ils commandaient aux passagers honteux de foutre le camp dans la forêt. Et chacun courait pour aller se réfugier dans la forêt sans demander son reste.

Quand ce fut le tour de Yacouba, il ne se laissa pas faire. Il gueula fort : «Moi féticheur, moi grigriman, grigriman... » Les enfants-soldats le bousculèrent et l'obligèrent à se déshabiller. Il continua à gueuler : «Moi féticheur, grigriman. Moi grigriman... » Même nu, essayant de couvrir le bangala, il continuait à crier «grigriman, féticheur ». Et lorsqu'ils l'envoyèrent dans la forêt il en revint en criant toujours «grigriman, féticheur». «Makou», lui commandèrent les enfants-soldats en pointant le kalach dans son cul. (Makou se trouve dans l'Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique noire. Ça veut dire silence.) Et il fit silence et s'arrêta au bord de la route, la main devant sur la partie honteuse.

Vint mon tour. J'ai pas laissé me monter sur les pieds, moi aussi. J'ai chialé comme un enfant pourri : «Enfant-soldat, small-soldier, soldat-enfant, je veux devenir un enfant-soldat, je veux aller chez ma tante à Niangbo. » Ils ont commencé à me déshabiller et moi j'ai continué à chialer, à chialer : «Small-soldier, moi enfant-soldat. Moi soldat-enfant. » Ils m'ont commandé de rejoindre la forêt, j'ai refusé et suis resté le bangala en l'air. Je m'en fous de la décence. Je suis un enfant de la rue. (Décence signifie respect des bonnes moeurs d'après le Petit Robert.) Je m'en fous des bonnes moeurs, j'ai continué à chialer.

Un des enfants-soldats a braqué le kalach dans mon cul et m'a commandé «Avale, avale ! » et je me suis makou. Je tremblais, mes lèvres tremblaient comme le fondement d'une chèvre qui attend un bouc. (Fondement signifie anus, fesses.) J'avais envie de faire pipi, de faire caca, de tout et tout. Walahé !

Mais vint le tour d'une femme, une mère. Elle est descendue du car avec son bébé sur le bras. Une balle perdue avait troué, zigouillé le pauvre bébé. La mère ne se laissa pas faire. Elle aussi, elle a refusé de se déshabiller. Ils ont arraché son pagne. Elle a refusé d'entrer dans la forêt, elle est restée à côté de moi et de Yacouba. Sur le bas-côté de la route avec son bébé mort sur le bras. Elle a commencé à chialer : «Mon bébé, mon bébé, Walahé ! Walahé ! » Quand j'ai vu ça, j'ai repris ma musique d'enfant pourri : «Je veux aller à Niangbo, je veux devenir un soldat-enfant. Faforo ! Walahé ! Gnamokodé ! »

Le concert était devenu trop retentissant, trop fort, ils se sont occupés de nous. Ils nous ont commandé : «Fermez la gueule. » Et nous avons makou. «Ne bougez plus. » Et nous sommes restés muets comme des macchabées. Et nous sommes restés tous les trois, au bas-côté de la route, comme des couillons au carré.

Et voilà un 4x4 qui débouche de la forêt. Plein d'enfants-soldats. Sans attendre un signal, ils ont commencé à tout piller dans les cars. Ils ont pris tout ce qui était bon à prendre. Ils les ont empilés dans le 4x4. Le 4x4 a fait plusieurs allers et retours au village. Après le contenu des cars, ils se sont intéressés aux tas de chaussures, d'habits, de coiffures. Ils les ont empilés dans le 4x4 qui a fait encore plusieurs allers et retours. A son dernier voyage, c'est revenu avec le colonel Papa le bon.

Schwarzen darf man nicht sagen, rot vor Wut. Schwarze werden nie rot: Sie ziehen ein mürrisches Gesicht.) Die *small soldiers* zogen also ein mürrisches Gesicht; sie heulten vor Wut. Sie beweinten ihren toten Kameraden.

Wir sind ausgestiegen. Einer nach dem anderen. Ein Sol dat kümmerte sich um den Schmuck. Er riss uns die Ohr ringe und Ketten ab und warf sie in einen Sack, den ein an derer hielt. Die Kindersoldaten nahmen jedem die Kopfbedeckung weg, zogen jedem die Kleider und die Schuhe aus. War die Unterhose schön, behielten sie diese. Die Kleider wurden zur Seite gelegt, auf einen Haufen, auf mehrere Haufen: einen für die Schuhe, einen für die Kopfbedeckungen, für Hosen, für Unterhosen. Der nackte Fahrgast versuchte, wenn es ein Mann war, seine Hand auf sein entblößtes *bangala* zu legen, wenn es eine Frau war, auf ihre *gnoussou-gnoussou*. (*Bangala* und *gnoussou-gnoussou* sind laut *Verzeichnis* die Namen für die Geschlechtsteile von Mann und Frau.) Aber selbst das erlaubten die Kindersoldaten ihnen nicht. Mit Waffengewalt befahlen sie den schamhaften Fahrgästen, in den Wald abzuhausen. Und jeder machte sich aus dem Staub und rannte in den Wald.

Yacouba wehrte sich, als er an die Reihe kam, und schrie laut: «Ich Fetischpriester, ich Grigrimann, Grigrimann ...» Die Kindersoldaten stießen ihn herum und zwangen ihn, sich auszuziehen. Er schrie weiter: «Ich Fetischpriester, Grigrimann. Ich Grigrimann ...» Auch als er nackt war und versuchte, sein *bangala* zu bedecken, schrie er weiter. Die Kindersoldaten jagten ihn in den Wald, aber er kam laut schreiend zurückgerannt. «Grigrimann, Fetischpriester.»

«Makou», befahlen ihm die Kindersoldaten und zielten mit der Kalasch auf seinen Hintern. (*Makou* steht im *Verzeichnis* und bedeutet: Ruhe.) Also war er still und blieb am Straßenrand mit der Hand vor seinem Geschlechtsteil stehen.

Dann kam ich dran. Auch ich habe sie nicht so einfach mit mir umspringen lassen. Erst mal habe ich gefleht wie ein verzogenes Kind: «Kindersoldat, *small soldier*, ich will Kindersoldat werden, ich will zu meiner Tante nach Niangbo.» Sie fingen an, mich auszuziehen, aber ich habe mit der Heu lerei nicht aufgehört: «*Small soldier*, ich Kindersoldat.» Sie befahlen mir, in den Wald zu rennen. Aber ich habe mich geweigert und bin einfach stehen geblieben mit meinem nackten *bangala*. Ich pfeife auf den Anstand. (Anstand bedeutet, so der *Petit Robert*, schickliches Benehmen, Respekt vor den guten Sitten.) Ich bin ein Straßenkind, und ich pfeife auf die guten Sitten. Ich habe weiter geheult. Einer der Kindersoldaten hat seine Kalaschnikow in meinen Hintern gedrückt und mir befohlen, «friss, friss». Ich war sofort *makou*. Meine Lippen zitterten wie der Hintern einer Ziege, die den Bock erwartet. Ich hatte den Drang, Pipi zu machen und Kaka, alles. Walahé!

Schließlich kam eine Frau an die Reihe, eine Mutter. Mit ihrem Baby auf dem Arm stieg sie aus dem Bus. Ein Querschläger hatte das arme Baby durchlöchert, abgemurkst. Die Frau ließ sich nichts gefallen. Auch sie dachte nicht daran, sich auszuziehen. Die Soldaten rissen ihr das Tuch vom Leib. Sie weigerte sich, in den Wald zu laufen, und blieb neben mir und Yacouba stehen. Am Straßenrand mit ihrem toten Baby auf dem Arm. Sie begann zu heulen: «Mein Baby, mein Baby, Walahé! Walahé!» Als ich das hörte, begann ich wieder zu schreien wie ein verzogenes Kind: «Ich will nach Niangbo, ich will Kindersoldat werden. Faforo! Walahé! Gnamokodé!»

Unser Konzert war sehr durchdringend geworden, sehr laut, also haben die Kindersoldaten sich um uns gekümmert. Sie haben uns befohlen: «Schnauze halten!» Und wir waren *makou*. «Rührt euch nicht!» Und wir haben uns nicht gerührt, wie Leichen. Da standen wir drei nun wie die letzten Blödmänner am Straßenrand und rührten uns nicht vom Fleck.

Walahé ! Le colonel Papa le bon était sensationnellement accoutré. (Accoutrer c'est s'habiller bizarrement d'après mon Larousse.) Le colonel Papa le bon avait d'abord le galon de colonel. C'est la guerre tribale qui voulait ça. Le colonel Papa le bon portait une soutane blanche, soutane blanche serrée à la ceinture par une lanière de peau noire, ceinture soutenue par des bretelles de peau noire croisées au dos et sur la poitrine. Le colonel Papa le bon portait une mitre de cardinal.

Le colonel Papa le bon s'appuyait sur une canne pontificale, une canne ayant au bout une croix. Le colonel Papa le bon tenait à la main gauche la Bible. Pour couronner le tout, compléter le tableau, le colonel Papa le bon portait sur la soutane blanche un kalachnikov en bandoulière. L'inséparable kalachnikov qu'il traînait nuit et jour et partout. Ça, c'est la guerre tribale qui voulait ça.

Le colonel Papa le bon est descendu du 4x4 en pleurant. Sans blague, en pleurant comme un vrai gosse ! Il est allé se pencher sur le corps de l'enfant-soldat, le corps du petit qui avait arrêté le convoi. Il a prié et prié encore. Le colonel Papa le bon est venu vers nous. Avec tout ce qu'il portait, tout et tout.

J'ai commencé à chialer : «Je veux être soldat-enfant, small-soldier, child-soldier. Je veux ma tantie, ma tantie à Niangbo ! » Un enfant-soldat en arme a voulu me faire ravalier mes sanglots. Le colonel Papa le bon s'est opposé; il est venu me caresser la tête comme un vrai père. J'étais content et fier comme un champion de lutte sénégalaise. J'ai arrêté de pleurer. Le colonel Papa le bon dans sa majesté a fait un signe. Le signe qui voulait dire qu'on devait m'emmener. On m'a donné un pagne. Le pagne, je l'ai noué autour de mes fesses.

Il s'est approché de Yacouba qui a entonné sa chanson : «Je suis grigri-man, je suis féticheur. » Il a fait un signe et on a apporté un pagne à Yacouba qui a caché sa partie honteuse. Son bangala s'était rétréci.

Le colonel Papa le bon s'est approché de la mère, de la mère avec le bébé. Il l'a regardée, puis regardée. Elle était débraillée, elle n'avait plus de pagne et son caleçon cachait mal le gnoussou-gnoussou. (Gnoussou-gnoussou signifie sexe de femme.) Elle avait un charme sensuel, elle avait un sex-appeal voluptueux. (Sex-appeal signifie donne envie de faire l'amour.) Le colonel Papa le bon a voulu partir, puis il est revenu. Il est revenu parce que la femme avait un sex-appeal voluptueux, il est revenu caresser le bébé. Il a demandé qu'on vienne chercher le corps du bébé.

Ils sont arrivés avec un brancard de fortune pour prendre le bébé. (On dit brancard de fortune quand le brancard a été fait vite et par manque. C'est dans le Petit Robert.) Le corps du bébé et celui du petit ont été hissés dans le 4x4 par le brancard de fortune.

Le colonel Papa le bon est monté dans la voiture. Quatre enfants-soldats en armes sont montés dans la voiture à côté du colonel Papa le bon. La voiture a démarré. Les autres ont suivi, pied la route. Oui pied la route. (Je vous l'ai déjà dit : pied la route signifie marcher.)

Nous les avons suivis. Nous, c'est-à-dire Yacouba, la mère du bébé et votre serviteur, c'est-à-dire moi-même, l'enfant de la rue

Plötzlich kam ein Geländewagen aus dem Wald. Voller Kindersoldaten. Ohne auf ein Zeichen zu warten, stiegen sie aus und begannen die Busse zu plündern. Sie haben alles an sich gerissen, was man irgendwie gebrauchen konnte. Sie stopften damit ihren Wagen voll. Der Wagen ist mehrmals ins Dorf gefahren und wieder zurück. Nachdem sie die Busse leer geräumt hatten, nahmen sie sich die Kleiderhaufen vor, die Schuhe und Kopfbedeckungen. Sie stopften es wie der in den Wagen, der noch mehrmals hin und her gefahren ist. Bei der letzten Fahrt kam der Wagen mit Colonel Papa le Bon zurück.

Walahé! Colonel Papa le Bon hatte sich sensationell herausgeputzt. Zuerst einmal hatte der Colonel Papa le Bon die Tressen eines Obersten. So will das der Stammeskrieg. Der Colonel Papa le Bon trug eine weiße Soutane, die in der Taille mit einem schwarzen Ledergürtel zusammengezurt war, wobei der Gürtel von schwarzledernen Hosenträgern gehalten wurde, die im Rücken und auf der Brust über Kreuz liefen. Auf dem Kopf hatte der Oberst eine Kardinalsmütze, und er stützte sich auf einen päpstlichen Hirtenstab, auf dem oben ein Kreuz war. In der linken Hand hielt Colonel Papa le Bon die Bibel. Zur Krönung des Ganzen hatte er sich über der weißen Soutane eine Kalaschnikow umgehängt. Die unvermeidliche Kalaschnikow, die er Tag und Nacht mit sich herumschleppte und überall mit hin nahm. Der Stammeskrieg will das so.

Colonel Papa le Bon stieg weinend aus dem Wagen. Kein Witz, er weinte wie ein Kind! Er beugte sich über den toten Kindersoldaten, über die Leiche des Kleinen, der den Konvoi angehalten hatte. Colonel Papa le Bon hat gebetet und gebetet und ist auf uns zugekommen. Mit allem, was er an hatte, mit allem.

Ich habe angefangen zu flennen: «Ich will Kindersoldat werden, *small soldier, child soldier*. Ich will zu meiner Tante, meiner Tante in Niangbo!» Ein bewaffneter Kindersoldat wollte dafür sorgen, dass ich meine Schluchzer hinunterschluckte. Der Colonel Papa le Bon war dagegen; er streichelte mir den Kopf wie ein wahrer Vater. Ich war glücklich und stolz wie ein Meister im senegalesischen Kampf und hörte auf zu weinen. Der Colonel Papa le Bon hat ein würdevolles Zeichen gemacht. Das Zeichen besagte, man solle mich mitnehmen. Man gab mir einen Lendenschurz, den ich mir um die Hüften wickelte.

Dann ging er zu Yacouba, der gleich sein Lied anstimmte: «Ich bin ein Grigri-man, ein Fetischpriester.» Der Colonel machte ein Zeichen, und man brachte Yacouba einen Lendenschurz, womit er sein *bangala* bedeckte, das ganz klein geworden war.

Der Colonel Papa le Bon ist auf die Mutter zugegangen, auf die Mutter mit dem Baby. Er hat sie angeschaut und noch mal angeschaut. Sie war halb nackt, sie hatte kein Tuch mehr, und ihr Hemd bedeckte kaum ihre *gnoussou-gnoussou*. (*Gnoussou-gnoussou* bedeutet: Geschlechtsteil der Frau.) Sie hatte einen sinnlichen, wollüstigen Charme, sie hatte Sexappeal. (Der Sexappeal ist laut Wörterbuch eine starke erotische Anziehungskraft und vermittelt Lust auf Liebe.) Der Colonel Papa le Bon wollte schon weitergehen, doch dann kehrte er rasch um, weil die Frau eine wollüstige Ausstrahlung hatte. Er ist also zurückgekommen und hat das tote Baby gestreichelt. Er befahl, dass man es wegbringe. Die Soldaten kamen mit einer notdürftig zusammengezimmerten Trage zurück. Die Leiche des Babys und die des Pimpfs wurden mit der Bahre in den Wagen gehievt.

Der Colonel Papa le Bon stieg in das Auto, an seiner Seite vier bewaffnete Kindersoldaten, und fuhr los. Die anderen folgten ihm zu Fuß. Wir sind hinter ihnen hergegangen. Wir, das heißt, Yacouba, die Mutter des Babys und euer Diener, das heißt, ich, das leibhaftige Straßenkind. Der Wagen fuhr an der Küste entlang hoch zum Dorf langsam und schweigend. Langsam und schweigend, weil Tote im Wagen waren. So ist das immer im

en chair et en os. La voiture s'est dirigée vers le village, ça a monté la côte vers le village, doucement et en silence. Doucement et en silence parce qu'il y avait des morts à bord. C'est comme ça dans la vie tous les jours, quand il y a des morts à bord, forcément on va doucement et en silence. Nous étions optimistes parce que Allah dans son immense bonté ne laisse jamais vide une bouche qu'il a créée. Faforo !

Brusquement le colonel Papa le bon a fait arrêter la voiture. Il est descendu de la voiture, tout le monde est descendu de la voiture. Le colonel Papa le bon a crié un chant très fort et très mélodieux. Le chant a été renvoyé par l'écho. L'écho de la forêt. C'était le chant des morts en gyo. Le gyo est la langue des nègres noirs indigènes africains de là-bas, du patelin. Les Malinkés les appellent les bushmen, des sauvages, des anthropophages... Parce qu'ils ne parlent pas malinké comme nous et ne sont pas musulmans comme nous. Les Malinkés sous leurs grands boubous paraissent gentils et accueillants alors que ce sont des salopards de racistes.

Le chant a été repris par les enfants-soldats en armes. C'était tellement, tellement mélodieux, ça m'a fait pleurer. Pleurer à chaudes larmes comme si c'était la première fois je voyais un gros malheur. Comme si je ne croyais pas en Allah. Fallait voir ça. Faforo (cul de mon père) !

Tout le village est sorti des cases. Par curiosité, pour voir. Les gens ont suivi le 4x4 avec les corps. Par habitude et parce que les gens sont tous des couillons de suivistes. Ça a fait une véritable procession.

L'enfant-soldat mort s'appelait Kid, le capitaine Kid. Dans le chant mélodieux, le colonel Papa le bon scandait de temps en temps « Capitaine Kid » et tout le cortège gueulait après lui « Kid, Kid ». Fallait entendre ça. On aurait dit une bande d'abrutis.

On est arrivés dans le camp retranché. Comme tous ceux du Liberia de la guerre tribale, le camp était limité par des cranes humains hissés sur des pieux. Le colonel Papa le bon pointa le kalachnikov en l'air et tira. Tous les enfants-soldats s'arrêtèrent et tirèrent en l'air comme lui. Ça a fait une véritable fantasia. Fallait voir ça. Gnamokodé !

Le corps de Kid fut exposé sous l'appatam tout le reste de la journée. (Appatam existe dans l'inventaire des particularités. Je l'ai déjà expliqué.)

La foule venait d'instant en instant et ça s'inclinait devant le corps et ça jouait à être triste comme si dans le Liberia-là on tuait pas tous les jours en pagaille des innocents et des enfants.

Le soir, la veillée funèbre commença à neuf heures après la prière musulmane et catholique. On connaissait pas exactement la religion de Kid, vu qu'on connaissait pas ses parents. Catholique ou musulman ? C'est kif-kif pareil. Au cours de la veillée, tout le village était là, assis sur des escabeaux autour des deux corps. Plusieurs lampes-tempête éclairaient. C'était féerique. (Féerique, gros mot de Larousse, signifie qui tient du merveilleux.)

Deux femmes entonnaient un chant qui était repris en chœur par tout le monde. De temps en temps, pour ne pas dormir et aussi pour ne pas être dévoré par les moustiques, ça se levait, agitait la queue d'éléphant. Parce que les femmes avaient des queues d'éléphant et ça dansait d'une façon scabreuse. Non ! Non ! C'était pas scabreux, c'était endiablé. (Scabreux signifie indécent, osé, d'après le Petit Robert.)

Brusquement on entendit un cri venant d'une profondeur insondable. Ça annonçait l'entrée du colonel Papa le bon dans la danse, l'entrée du chef de la cérémonie dans le cercle. Tout le monde se leva et se décoiffa parce que c'était lui le chef, le patron des lieux. Et on vit le colonel Papa le bon complètement transformé. Complètement alors ! Wahahé ! C'est vrai.

Leben, wenn Tote im Wagen sind, geht man langsam und schweigend hinterher. Wir waren optimistisch, weil Allah in seiner unendlichen Güte einen Mund, den er geschaffen hat, niemals hungern lässt. Faforo!

Plötzlich ließ Colonel Papa le Bon den Wagen anhalten und stieg aus. Darauf stiegen auch alle anderen aus. Colonel Papa le Bon sang sehr laut ein klagendes Lied, und der Gesang wurde vom Echo des Waldes zurückgeworfen. Es war das Totenlied auf Gyo. Gyo ist die Sprache der schwarzen Einheimischen in diesem Kaff. Die Malinké nennen sie Busch männer, Wilde, Menschenfresser ... Weil sie keine Malinké sind und keine Muslime wie wir. Mit ihren weiten Boubous wirken die Malinké immer freundlich und liebenswürdig, aber sie sind rassistische Dreckskerle.

Die bewaffneten Kindersoldaten fielen in den Gesang ein. Das Lied war so unglaublich schön, dass ich zu weinen an fing. Ich habe heiße Tränen vergossen, als würde ich zum ersten Mal ein großes Unglück erleben. Als würde ich nicht an Allah glauben. Das hättet ihr sehen müssen. Faforo (Beim Hintern meines Vaters)!

Alle Dorfbewohner traten aus ihren Hütten. Aus Neugierde, um zuzusehen. Die Leute sind hinter dem Wagen mit den Leichen hergegangen. Aus Gewohnheit, und weil die Leute alle dämliche Mitläufer sind. Das ergab eine richtige Prozession. Der tote Kindersoldat hieß Kid, Hauptmann Kid. In seinem klagenden Lied skandierte der Colonel Papa le Bon immer wieder «Hauptmann Kid», und der ganze Trauerzug brüllte ihm nach, «Kid, Kid». Das hättet ihr hören müssen. Eine Horde von Durchgeknallten, hättet ihr gesagt.

Endlich sahen wir das Lager vor uns. Wie alle Lager im Liberia des Stammeskrieges waren seine Grenzen durch Totenschädel markiert, die auf Stäben steckten. Colonel Papa le Bon hob die Kalaschnikow und feuerte in die Luft. Alle Soldatenkinder hielten inne und schossen wie er in die Luft. Das war schon fast wie eine *fantasia*. (*Fantasia* bedeutet laut Wörterbuch: arabische Reiter Spiele, bei denen im Galopp Reiterkunststücke unter lautem Geschrei und mit Gewehr Schüssen vorgeführt werden.) Das hättet ihr sehen müssen. Gnamokodé!

Kids Leiche wurde für den Rest des Tages unter das *appatam* gelegt. (*Appatam* ist ein afrikanisches Wort. Ich habe es bereits erklärt.) Unentwegt kamen Menschen, die sich vor der Leiche verneigten und traurig taten, als würden in Liberia nicht alle Tage haufenweise Unschuldige und Kinder getötet.

Die Totenwache begann am Abend um neun Uhr, nach dem Gebet. Niemand wusste genau, welcher Religion Kid angehört hatte, da man seine Eltern nicht kannte. Katholisch oder muslimisch? Das war Jacke wie Hose. Zu der Totenwache versammelte sich das ganze Dorf, die Leute saßen auf Schemeln um die beiden Leichen herum. Mehrere Sturmlaternen gaben Licht. Es war wie im Märchen.

Zwei Frauen stimmten einen Gesang an, der bald zu einem Chor anschwellte. Ab und zu, um nicht einzuschlafen und nicht von den Mücken aufgefressen zu werden, standen die Sängerinnen auf und wedelten mit dem Elefantenschwanz. Denn die Frauen hatten Elefantenschwänze, und sie tanzten anstößig. Nein, nicht anstößig, sondern wild und leidenschaftlich. (Anstößig bedeutet laut Wörterbuch: was durch mangelnden Anstand oder durch Schlüpfrigkeit Unwillen erregt.)

Plötzlich ertönte ein Schrei, der aus unergründlicher Tiefe kam. Er war das Zeichen, dass der Colonel Papa le Bon mitzutanzten begann, dass er als das Oberhaupt der Zeremonie in den Kreis trat. Alle standen auf und nahmen ihre Mützen ab, weil er

Sa tête était ceinte d'un cordon multicolore, il avait le torse nu. Ça avait les muscles d'un taureau et m'a fait plaisir de voir un homme si bien nourri et si fort dans ce Liberia de famine. A son cou et sous les bras, à ses épaules, pendaient des multiples cordons de fétiches. Et parmi les cordons il y avait le kalach. Le kalach parce que c'était la guerre tribale au Liberia et on tuait les gens comme si personne ne valait le pet d'une vieille grand-mère. (Au village, quand quelque chose n'a pas d'importance, on dit qu'il ne vaut pas le pet d'une vieille grand-mère. Je l'ai expliqué une fois déjà, je l'explique encore.) Papa le bon fit trois fois le tour des corps et vint s'asseoir. Tout le monde s'est assis et a écouté comme des couillons au carré.

Ça commence par expliquer les circonstances dans lesquelles le capitaine Kid a été tué. Des jeunes gens sur la moto, pris par l'esprit du mal, ont tiré sur lui sans sommation. C'est le diable qui les avait pris. L'âme du capitaine s'est envolée. Nous allons bien le pleurer. Nous ne pouvions pas enlever le diable dans le coeur de tous les passagers du convoi, dans l'esprit de tous les responsables du décès du capitaine. C'était pas possible. Alors nous en avons tué quelques-uns mais, comme Dieu dit de pas trop tuer, de moins tuer, nous avons abandonné, laissé les autres dans l'état dans lequel ils sont arrivés sur terre. Nous les avons laissés nus. C'est ce que Dieu a dit: quand des gens te font trop de mal, tu les tues moins mais tu les laisses dans l'état où ils sont arrivés sur terre. Tous leurs biens qui étaient dans le car, tout ce qu'ils avaient sur eux a été amené ici. Ça devait être donné aux parents du capitaine. Mais, comme personne ne connaît les parents du capitaine, tout sera distribué, partagé avec justice entre tous les enfants-soldats, les copains du capitaine Kid. Les enfants-soldats vendront ce qu'on leur donnera et ils se feront des dollars. Avec les dollars, ils pourront acheter du haschisch en plein. Dieu punira ceux qui ont fait le mal de tuer le capitaine Kid.

Après, il annonça ce que ça allait entreprendre. Walahé ! Rechercher le sorcier mangeur d'âmes. Le mangeur d'âmes qui avait bouffé le soldat-enfant, le capitaine Kid, djoko-djoko. (Djoko-djoko signifie de toute manière d'après Inventaire des particularités.) Ça allait le débusquer sous n'importe quelle forme ça se cachait. Ça allait danser toute la nuit et, s'il le fallait, une journée entière encore. Ça n'arrêtera pas tant qu'il ne l'aura pas trouvé. Tant que ça n'aura pas été totalement confondu. (Confondu signifie, d'après Larousse, que le sorcier reconnaît par sa propre bouche son forfait.)

Le colonel Papa le bon, pour être plus sérieux, plus disponible, se débarrassa de son kalach. Ça le plaça pas loin ; il le plaça à portée de main parce que c'était la guerre et on mourait comme des mouches dans le Liberia de la guerre tribale.

Et les tam-tams reprisent de plus belle, de plus endiablé, de plus trépidant. Et les chants plus mélodieux que chez rossignol même. De temps en temps, ça servait du vin de palme, de temps en temps, le colonel Papa le bon buvait du vin de palme, s'adonnait au vin de palme. Or le vin de palme n'est pas très bon pour le colonel Papa le bon. Pas du tout. Toute la nuit il en a bu, tellement bu qu'à la fin il était totalement soûl, complètement ding. (Ding signifie inconscient.)

C'est vers quatre heures du matin, totalement soûl, que ça se dirigea à pas hésitants vers le cercle des femmes. Et là se saisit vigoureusement d'une vieille qui était elle aussi à demi endormie. C'était elle et pas une autre qui avait mangé l'âme du brave soldat-enfant Kid. C'était elle, Walahé !, elle et pas une autre qui était le chef de la bacchanale. (Bacchanale signifie orgie dans mon Larousse.)

La pauvre cria comme un oiseau pris dans un piège : «C'est pas moi ! C'est pas moi !

– Si, c'est toi. Si, c'est toi, répliqua le colonel Papa le bon. L'âme de Kid est venue dans la nuit te dénoncer.

der Chef, der Herr des Lagers war. Und der Colonel Papa le Bon sah verändert aus. Aber völlig verändert. Walahé! Ein buntes Band schmückte seinen Kopf, sein Oberkörper war nackt. Er hatte die Muskeln eines Stiers, und ich war froh, in diesem Liberia der Hungersnöte einen so wohl genährten und kräftigen Mann zu sehen. An seinem Hals, an den Schultern und selbst unter den Armen hingen zahlreiche Fettschnüre. Und zwischen all den Schnüren baumelte die Kalaschnikow. Schließlich herrschte in Liberia Stammeskrieg, und man tötete die Menschen, als wären sie nicht einmal den Furz einer Großmutter wert. (Im Dorf sagt man, wenn etwas keine Bedeutung hat, es sei nicht den Furz einer Großmutter wert. Ich habe das bereits erklärt, hiermit erkläre ich es noch einmal.) Papa le Bon umkreiste dreimal die beiden Toten und setzte sich. Alle anderen folgten seinem Beispiel und hörten zu wie die letzten Blödmänner.

Er begann damit, die Umstände zu beschreiben, unter denen Hauptmann Kid getötet wurde. Junge Leute auf dem Motorrad, vom Geist des Bösen besessen, hätten ohne Vorwarnung auf ihn geschossen. Der Teufel habe von ihnen Besitz genommen. Die Seele des Hauptmanns sei davongeflogen. Wir würden sehr um ihn weinen. Wir hätten es nicht geschafft, den Teufel aus den Herzen aller Fahrgäste des Konvois und aus dem Geist derjenigen zu vertreiben, die für den Tod des Hauptmanns verantwortlich seien. Das sei nicht möglich gewesen. Wir hätten einige von ihnen getötet, doch da Gott uns auferlege, nicht so viele zu töten, weniger zu töten, hätten wir aufgehört und die anderen, so wie sie auf die Welt gekommen seien, zurückgelassen. Wir hätten sie nackt zurückgelassen. Gott habe gesagt: Wenn Menschen dir sehr wehtun, töte sie nicht, aber lasse sie so zurück, wie sie auf die Welt gekommen sind. Alle ihre Besitztümer, die in den Bussen waren, alles, was sie bei sich trugen, sei hierher gebracht worden. Es solle den Eltern des Hauptmanns übergeben werden. Da jedoch niemand die Eltern des Hauptmanns kenne, werde alles gerecht unter den Kindersoldaten, den Freunden des Hauptmanns Kid, verteilt. Die Kindersoldaten würden das, was man ihnen gebe, verkaufen und zu Dollars machen. Mit den Dollars könnten sie massig Haschisch kaufen. Gott würde jene bestrafen, die das Unrecht begangen haben, den Hauptmann Kid zu töten.

Der Oberst erklärte uns, was zu unternehmen sei. Walahé! Den Hexer und Seelenfresser suchen. Den Seelenfresser, der den Kindersoldaten, den Hauptmann Kid, *djoko-djoko*, gefressen habe. (*Djoko-djoko* bedeutet laut *Verzeichnis der Besonderheiten*: auf alle Fälle.) Egal in welchem Körper er sich verstecke, sie würden ihn aufstöbern. Sie würden die ganze Nacht tanzen, und falls nötig, noch einen weiteren ganzen Tag. Sie würden nicht aufgeben, ehe sie ihn gefunden hätten. Ehe er sich nicht total entlarvt, also durch ein Geständnis sein Verbrechen zugegeben habe. Um seriöser zu wirken und sich freier bewegen zu können, legte Colonel Papa le Bon seine Kalaschnikow ab. Er legte sie nicht weit von sich weg, sondern in Reichweite. Denn es herrschte Krieg, und die Menschen starben wie die Fliegen im Liberia des Stammeskriegs.

Das Tamtam lebte jetzt umso heftiger wieder auf, wurde leidenschaftlicher, fieberhafter. (Tamtam bedeutet: rhythmischer Tanz zu Trommelmusik.) Und dazu Gesänge, die melodischer waren als die der Nachtigall. Hin und wieder wurde Palmwein gereicht, hin und wieder trank der Colonel Papa le Bon vom Palmwein und gab sich dem Genuss hin. Aber der Palmwein bekam dem Colonel Papa le Bon nicht besonders gut. Überhaupt nicht gut. Die ganze Nacht hat er getrunken, so viel getrunken, dass er schließlich sturzbetrunken und völlig neben der Spur war.

Gegen vier Uhr morgens wankte er gut abgefüllt zum Kreis der Frauen und packte heftig eine Alte, die halb eingeschlafen war. Sie sei es und keine andere, die die Seele des tapferen Kindersoldaten Kid gefressen habe. Sie allein. Walahé! Sie und keine andere sei die Anführerin des Bacchanals. (Bacchanal ist

– Walahé ! c'est pas moi. J'aimais Kid. Il venait manger chez moi.

– C'est pourquoi tu l'as bouffé. Je t'ai vue dans la nuit te transformer en hibou. Je dormais comme un caïman, un oeil demi-ouvert. Je t'ai vue. Tu as pris l'âme dans tes serres. Tu es allée dans les feuillages du grand fromager. Les autres transformés en hiboux t'ont rejointe. Là ce fut la bacchanale. Tu as bouffé le crane. C'est toi qui as bouffé le cerveau avant de laisser le reste à tes adjoints. C'est toi. C'est toi ! C'est toi ! hurla le colonel Papa le bon.

– Non, ce n'est pas moi !

– L'âme du mort est venue hier soir me dire que c'est toi. Si tu n'avoues pas je te fais passer par l'épreuve du fer incandescent. (Incandescent signifie état d'un corps qu'une température élevée rend lumineux.) Je fais passer le fer incandescent sur ta langue. Oui. Oui », répliqua le colonel Papa le bon.

La vieille, devant l'accumulation des preuves, a fait makou, bouche bée. Et puis elle a reconnu, elle fut confondue. Elle avoua. (Avouer se trouve dans mon Larousse. Il signifie dire de sa propre bouche que les faits incriminés sont vrais.)

La vieille qui avoua s'appelait Jeanne. Elle et trois de ses adjointes furent conduites sous bonne escorte en prison. Là, le colonel Papa le bon allait les désensorceler. (Désensorceler, c'est délivrer de l'ensorcellement.) Walahé (au nom d'Allah) ! Faforo !

L'enterrement du capitaine Kid eut lieu le lendemain à quatre heures de l'après-midi. C'était par un temps pluvieux. Il y eut beaucoup de larmes. Les gens se tordaient et chialaient « Kid ! Kid ! Kid ! » comme si c'était la première fois qu'ils voyaient un malheur. Et puis les enfants-soldats se sont alignés et ils ont tiré avec les kalach. Ils ne savent faire que ça. Tirer, tirer. Faforo (bangala de mon père) !

[Seiten 83-87]

Il y avait une pension de jeunes filles que le colonel Papa le bon dans sa grande bonté avait fait construire. C'était pour les filles qui avaient perdu leurs parents pendant la guerre. Des filles de moins de sept ans. Des jeunes filles qui avaient pas à manger et qui avaient pas assez de seins pour prendre un mari ou pour être des soldats-enfants. C'était une oeuvre de grande charité pour des filles de moins de sept ans. La pension était tenue par des religieuses qui enseignaient l'écriture, la lecture et la religion aux pensionnaires.

Les religieuses, ça portait des cornettes pour tromper le monde ; ça faisait l'amour comme toutes les femmes, ça le faisait avec le colonel Papa le bon. Parce que le colonel Papa le bon était le premier coq du poulailler et parce que c'était comme ça dans la vie de tous les jours.

Donc un matin, au bord de la piste menant à la rivière, une des filles fut trouvée violée et assassinée. Une petite de sept ans, violée et assassinée. Le spectacle était si désolant que le colonel Papa le bon en a pleuré à chaudes larmes. (Désolant signifie ce qui apporte de grandes douleurs. Mon Larousse.) Mais il fallait

laut meinem *Larousse* ein ausschweifendes Gelage oder ein Fest zu Ehren des Weingottes.)

Die Arme schrie wie ein Vogel in der Falle:

«Nein, ich bin es nicht! Wirklich nicht!»

«Doch, du bist es. Doch, du bist es», hielt Colonel Papa le Bon dagegen. «Kids Seele ist in der Nacht gekommen und hat dich angeklagt.»

«Walahé! Ich bin es nicht. Ich habe Kid geliebt. Er kam immer zu mir zum Essen.»

«Darum hast du ihn ja gefressen. Ich habe gesehen, wie du dich in der Nacht in eine Eule verwandelt hast. Ich schlief wie ein Kaiman, die Augen noch halb offen. Ich habe dich ge sehen. Du hast die Seele in deine Klauen genommen. Du bist in die Büsche des großen Müllbergs gegangen. Deine Stellvertreterinnen, die sich auch in Eulen verwandelt haben, sind zu dir gekommen. Es war ein großes Bacchanal. Du hast den Schädel gefressen. Du warst es, die das Hirn gefressen und dann den Rest den anderen überlassen hat. Du bist es. Du bist es!», brüllte der Colonel Papa le Bon.

«Nein, ich bin es nicht!»

«Die Seele des Toten ist gestern Abend zu mir gekommen und hat gesagt, du bist es. Wenn du nicht gestehst, werde ich dir die Prüfung des weiß glühenden Eisens auferlegen. (Weiß glühend bedeutet: Zustand eines Körpers, der durch hohe Temperatur zum Leuchten gebracht worden ist.) Ich werde mit dem weiß glühenden Eisen über deine Zunge fahren. Ja, ja», sagte der Colonel Papa le Bon.

Angesichts dieser Beweislast blieb der Alten der Mund offen stehen. Sie war entlarvt und legte ein Geständnis ab, das heißt, sie sagte selbst, dass sie die Verbrechen, die man ihr vorwarf, begangen habe.

Die geständige Alte hieß Jeanne. Sie und drei ihrer Stellvertreterinnen wurden unter strenger Bewachung ins Gefängnis gebracht. Dort würde der Colonel Papa le Bon sie entzaubern. (Entzaubern, das heißt, jemanden aus der Verhexung oder von einem Bann befreien.) Walahé (im Namen Allahs)! Faforo!

Die Beerdigung von Hauptmann Kid fand am nächsten Tag um vier Uhr nachmittags statt. Es regnete in Strömen. Viele Tränen wurden vergossen. Die Leute krümmten sich vor Trauer und fiennten, «Kid! Kid! Kid!», als hätten sie zum ersten Mal in ihrem Leben ein Unglück erlebt. Und dann haben sich die Kinder-soldaten in einer Reihe aufgestellt und ihre Kalaschnikows abgefeuert. Was anderes fällt ihnen nicht ein. Schießen, schießen. Faforo (*bangala* meines Vaters)!

[Seiten 80-83]

Es gab ein Mädchenpensionat, das der Colonel Papa le Bon in seiner unendlichen Güte hatte bauen lassen. Für Mädchen, die ihre Eltern im Krieg verloren hatten. Für Mädchen unter sieben Jahren. Für Mädchen, die nichts zu essen hatten und noch nicht genügend Busen, um sich einen Mann zu nehmen oder Kinder-soldat zu werden. Es war ein Werk großer Nächstenliebe für Mädchen unter sieben. Das Pensionat wurde von Nonnen geleitet, die sie im Schreiben, im Lesen und in Religion unterrichteten.

Die Nonnen trugen Flügelhauben, um die Welt zu täuschen; sie machten Liebe wie alle anderen Frauen, sie machten es mit Papa le Bon. Weil der Colonel Papa le Bon der erste Gockel im Hühnerstall war und weil es im Alltag einfach so war.

Eines Morgens fand man eines der Mädchen am Rande der Piste, die zum Fluss führt, vergewaltigt und ermordet. Eine kleine Siebenjährige, vergewaltigt und ermordet. Das war ein so niederschmetternder Anblick, dass der Colonel Papa le Bon heiße Tränen vergossen hat. Doch man musste das *ouya-ouya* sehen, wie der Colonel Papa le Bon heiße Tränen vergoss. (*Ouya-ouya*

voir un ouya-ouya comme le colonel Papa le bon pleurer à chaudes larmes. Ça aussi c'était un spectacle qui valait le déplacement. (Ouya-ouya, c'est un désordre, un vagabond d'après Inventaire.)

La veillée funèbre fut organisée et animée par le colonel Papa le bon en personne avec la soutane, les galons, les grigris en dessous, le kalach et la canne pontificale. Le colonel Papa le bon a beaucoup dansé et moyennement bu. Parce que l'alcool n'est pas trop bon pour le colonel Papa le bon. A l'issue de la danse, il a tourné trois fois pour regarder quatre fois le ciel et ça a marché droit. Devant lui il y avait un soldat, il l'a pris par la main et le soldat s'est levé; ça l'a tiré au milieu du cercle. Le soldat s'appelait Zemoko. Zemoko n'était pas innocent; il était un responsable du décès de la jeune fille ou connaissait le responsable du décès. Le colonel Papa le bon a recommencé le même manège et puis a marché devant lui et a désigné un deuxième soldat. Celui-ci s'appelait Wourouda. Wourouda était un responsable du décès de la jeune fille ou connaissait le responsable du décès. Pour la troisième fois, il a recommencé le même manège, a marché droit et a fait sortir au milieu du cercle le commandant Tête brûlée. Tête brûlée était un responsable du décès ou il connaissait le responsable. Il y avait Tête brûlée et deux soldats qui étaient mêlés au décès. Ils furent arrêtés sur place malgré protestation de leur innocence. (Protester de son innocence, c'est donner l'assurance de son innocence, selon mon Larousse.)

Le lendemain, le tribunal a siégé pour juger les assassins de la jeune fille.

Le colonel Papa le bon était là dans sa soutane avec les galons. A portée de sa main il y avait la Bible et le Coran. Et puis il portait tout et tout. Le public était assis dans la nef comme pour une messe. Une messe oecuménique. Bien que ce ne fût pas une messe, la cérémonie commença par une prière. Le colonel Papa le bon demanda aux trois accusés de jurer sur les livres saints. Les accusés jurèrent.

Le colonel Papa le bon demanda: «Zemoko, c'est toi qui as tué Fati?»

- Je jure sur la Bible que ce n'est pas moi, ce n'est pas moi.
- Wourouda, c'est toi qui as tué Fati?»

Wourouda répondit que ce n'était pas lui.

La même question fut posée à Tête brûlée qui eut la même réponse négative.

Alors on passa à l'ordalie. Un couteau fut placé dans un réchaud aux charbons ardents. La lame du couteau devint incandescente. Les accusés ouvrirent la bouche, se tirèrent la langue. Le colonel Papa le bon avec la lame incandescente frotta la langue de Zemoko. Zemoko ferma sa bouche et regagna sa place dans la nef sans broncher. Sous l'applaudissement du public. Vint le tour de Wourouda. Wourouda sous l'applaudissement ferma sa bouche sans manifester la moindre gêne. Mais quand avec la lame le colonel Papa le bon se dirigea vers Tête brûlée, le commandant Tête brûlée recula et courut pour sortir de l'église. Un «ho!» de surprise fusa de l'assistance. (D'après mon Larousse, fuser signifie jaillir, retentir.) Le commandant Tête brûlée fut vite attrapé et maîtrisé.

C'était lui le responsable, c'était lui qui avait tué la pauvre Fati. Tête brûlée reconnut les faits, il avait été pénétré, guidé par le diable.

Il fut condamné à des séances de désensorcellement. Des séances de désensorcellement de deux hivernages. Si son diable était trop fort, si les séances ne parvenaient pas à lui enlever le diable du corps, il serait exécuté. Publiquement exécuté. Au kalach. Autrement, il sera pardonné par le colonel Papa le bon. Parce que le colonel Papa le bon avec sa canne pontificale est la bonté elle-même. Mais... Mais il perdra son Statut de soldat-en-

bedeutet laut *Verzeichnis*: Verwirrung, Aufruhr.) Auch das war ein Anblick, der eine Reise wert war.

Die Totenwache wurde von Colonel Papa le Bon persönlich in seiner Soutane geleitet, mit den Tressen, den Grigris darunter, mit der Kalaschnikow in der einen und dem päpstlichen Hirtenstab in der anderen Hand.

Colonel Papa le Bon hat viel getanzt und recht viel getrunken. Alkohol bekommt ihm nun einmal nicht so gut. Am Ende des Tanzes hat er sich dreimal gedreht und dann viermal in den Himmel geschaut, das hat bestens geklappt. Vor ihm befand sich ein Soldat, der Colonel hat ihn bei der Hand genommen und in die Mitte des Kreises gezogen. Der Soldat hieß Zemoko. Zemoko war nicht unschuldig; er war verantwortlich für den Tod des Mädchens oder kannte den, der verantwortlich war. Colonel Papa le Bon begann sich er neut zu drehen, trat einige Schritte nach vorn und hat auf einen zweiten Soldaten gedeutet. Der hieß Wourouda. Wourouda war verantwortlich für den Tod des Mädchens oder kannte den, der verantwortlich war. Und ein drittes Mal begann er sich zu drehen, trat einige Schritte nach vorn und ließ den Kommandanten Feuerkopf in die Mitte des Kreises treten. Feuerkopf war verantwortlich für den Tod des Mädchens oder kannte den Verantwortlichen. Feuerkopf und die zwei Soldaten hatten mit dem Tod zu tun. Trotz ihrer Unschuldsbeteuerungen wurden sie auf der Stelle festgenommen.

Am Tag darauf tagte das Tribunal, um über die Mörder des Mädchens zu richten.

Der Colonel Papa le Bon saß da in seiner Soutane mit den Tressen. Die Bibel und der Koran lagen in Reichweite. Und dann hat er geredet und geredet. Die Zuhörer saßen im Tempel wie bei einer Messe. Einer ökumenischen Messe. Obwohl dies keine Messe war, begann die Zeremonie mit einem Gebet. Der Colonel forderte die drei Angeklagten auf, auf die heiligen Bücher zu schwören. Die Angeklagten schworen.

Colonel Papa le Bon fragte:

«Zemoko, hast du Fati getötet?»

«Ich schwöre auf die Bibel, dass ich es nicht war. Ich war es nicht.»

«Wourouda, hast du Fati getötet?»

Wourouda antwortete, er sei es nicht gewesen. Feuerkopf wurde dieselbe Frage gestellt, und auch er antwortete mit einem Nein.

Dann ging es zum Gottesurteil über. Ein Messer wurde in einen Ofen mit glühenden Kohlen gelegt. Die Klinge wurde weißglühend. Die Angeklagten öffneten den Mund, streckten die Zunge heraus. Der Colonel Papa le Bon rieb mit der weißglühenden Klinge über Zemokos Zunge. Zemoko schloss den Mund und setzte sich, ohne mit der Wimper zu zucken, wieder auf seinen Platz. Das Publikum klatschte Beifall. Dann kam Wourouda an die Reihe. Unter dem Applaus des Publikums schloss Wourouda den Mund, ohne die geringsten Beschwerden zu zeigen. Doch als Colonel Papa le Bon mit der Klinge auf Feuerkopf zuzug, schreckte der zurück und rannte davon. Die Anwesenden ließen ein überraschtes «Ho!» ertönen. Der Kommandant Feuerkopf wurde schnell geschnappt und überwältigt.

Er war der Schuldige, niemand anders als er hatte die arme Fati getötet. Feuerkopf legte ein Geständnis ab, der Teufel war in ihn gefahren und hatte ihn geleitet.

Er wurde zu Enthexungssitzungen verurteilt. Zu Enthexungssitzungen über zwei Regenzeiten. Sollte sein Teufel zu stark sein, sollte es in den Sitzungen nicht gelingen, den Teufel aus seinem Körper zu vertreiben, so würde er hingerichtet. Öffentlich hingerichtet. Mit der Kalaschnikow. Im anderen Fall würde Colonel Papa le Bon ihm vergeben. Denn der Colonel Papa le Bon mit seinem päpstlichen Hirtenstab ist die Güte in Person. Doch ...

fant. Parce qu'un soldat-enfant qui a violé et assassiné n'est plus un puceau. Et quand on n'est pas un puceau on n'est plus un soldat-enfant chez le colonel Papa le bon. Voilà, c'est comme ça: y a rien à redire. On devient un soldat. Un vrai soldat, un grand soldat.

Les soldats ne sont pas nourris, ne sont pas logés et ne touchent den du tout comme salaire. Être un soldat-enfant, Walahé!, avait des avantages. On était un privilégié. Tête brûlée, s'il échappait à l'exécution, ne pourrait plus rester un soldat-enfant parce qu'il n'était plus un puceau. Gnamokodé (bâtardise)!

[Seiten 92-96]

Il y avait parmi les soldats-enfants une fille-soldat, ça s'appelait Sarah. Sarah était unique et belle comme quatre et fumait du hasch et croquait de l'herbe comme dix. Elle était en cachette la petite amie de Tête brûlée à Zorzor depuis longtemps. Et c'est pourquoi elle était du voyage. Depuis la sortie de Zorzor, ils (elle et Tête brûlée) ne cessaient de s'arrêter pour s'embrasser. Et chaque fois elle en profitait pour fumer du hasch et croquer de l'herbe. Nous avions du hasch et de l'herbe à profusion. (A profusion signifie en grande quantité.) A profusion parce que nous avions vidé le stock de Papa le bon. Et elle fumait et croquait sans discontinuer. (Sans discontinuer signifie sans s'arrêter d'après mon Larousse.) Elle était devenue complètement dingue. Elle tripotait dans son gnoussou-gnoussou devant tout le monde. Et demandait devant tout le monde à Tête brûlée de venir lui faire l'amour publiquement. Et Tête brûlée refusait tellement on était pressé et avait faim. Elle a voulu se reposer, s'adosser à un tronc pour se reposer. Tête brûlée aimait beaucoup Sarah. Il ne pouvait pas l'abandonner comme ça. Mais nous étions suivis. On pouvait pas attendre. Tête brûlée a voulu la relever, l'obliger à nous suivre. Elle a vidé son chargeur sur Tête brûlée. Heureusement elle était dingue et ne voyait plus rien. Les balles sont parties en l'air. Tête brûlée, dans un instant de colère, a répliqué. Il lui a envoyé une rafale dans les jambes et l'a désarmée. Elle a hurlé comme un veau, comme un cochon qu'on égorge. Et Tête brûlée est devenu malheureux, très malheureux.

Nous devons la laisser seule, nous devons l'abandonner seule à son triste sort. Et à ça Tête brûlée ne pouvait pas se résoudre. Elle gueulait le nom de sa maman, le nom de Dieu, de tout et tout. Tête brûlée s'est approché d'elle, l'a embrassée et s'est mis à pleurer. Nous les avons laissés en train de s'embrasser, en train de se tordre, de pleurer, et nous avons continué pied la route. Nous n'avons pas fait long lorsque nous avons vu Tête brûlée arriver seul toujours en pleurs. Il l'avait laissée seule à côté du tronc, seule dans son sang, avec ses blessures. La garce (fille désagréable, méchante), elle ne pouvait plus marcher. Les fourmis magnans, les vautours allaient en faire un festin. (Festin signifie repas somptueux.)

D'après mon Larousse, l'oraison funèbre c'est le discours en l'honneur d'un personnage célèbre décédé. L'enfant-soldat est le personnage le plus célèbre de cette fin du vingtième siècle. Quand un soldat-enfant meurt, on doit donc dire son oraison funèbre, c'est à-dire comment il a pu dans ce grand et foutu monde devenir un enfant-soldat. Je le fais quand je le veux, je ne

Feuerkopf würde seinen Status als Kindersoldat verlieren. Denn ein Kindersoldat, der vergewaltigt und gemordet hat, ist nicht mehr sexuell unberührt. Und wenn man nicht mehr unberührt ist, ist man bei Colonel Papa le Bon kein Kindersoldat mehr. So ist das eben; da gibt es keine Widerrede. Man wird dann Soldat. Ein richtiger Soldat, ein großer Soldat.

Die Soldaten bekommen nichts zu essen, haben kein Bett und erhalten überhaupt keinen Sold. Kindersoldat zu sein, Walahé! hatte Vorteile. Wir waren privilegiert. (Privilegiert sein, heißt, als Einzelner oder als Gruppe gewisse Vorrechte zu genießen oder eine Sonderstellung einzunehmen.) Sollte Feuerkopf der Hinrichtung entgehen, konnte er nicht mehr Kindersoldat bleiben, weil er nicht mehr unberührt war. Gnamokodé!

[Seiten 88-93]

Unter den Kindersoldaten befand sich auch ein Mädchen. Sie hieß Sarah, war einzigartig und schön für vier, rauchte Marihuana und kaute Gras für zehn. Schon seit langem war sie Feuerkopfs heimliche Freundin. Und darum ging sie mit auf diese Reise. Seit wir außerhalb von Zorzor waren, blieben sie und Feuerkopf immer wieder stehen und küssten sich. Und jedes Mal nutzte Sarah die Gelegenheit, Haschisch zu rauchen und Gras zu kauen. Hasch und Gras hatten wir in Hülle und Fülle, weil wir die Vorräte von Papa le Bon ein gesteckt hatten. (In Hülle und Fülle heißt in großer Menge, im Überfluss.) Und Sarah rauchte und kaute unablässig. Sie war schon völlig durchgedreht. Sie fingerte, während wir da bei standen, an ihrer *gnoussou-gnoussou* herum. Wir waren auch dabei, als sie von Feuerkopf verlangte, er solle vor aller Augen mit ihr schlafen. Feuerkopf sträubte sich heftig, wir seien schließlich in Eile und hätten Hunger. Sie wollte sich ausruhen, sich an einen Stamm lehnen und ausruhen. Feuerkopf war echt in Sarah verliebt. Er konnte sie nicht so ein fach zurücklassen. Doch wir wurden verfolgt. Wir hatten keine Zeit zu verlieren. Feuerkopf wollte sie hochziehen und zwingen, mit uns weiterzugehen. Daraufhin schoss sie ihr Magazin in Feuerkopfs Richtung leer. Zum Glück war sie total bekifft und sah nichts mehr. Die Kugeln trafen nicht. In einem Anfall von Wut hat Feuerkopf zurückgeschossen. Er hat ihr einen Feuerstoß auf die Beine verpasst und sie entwaffnet. Sie hat geschrien wie ein Kalb, wie ein Schwein, dem die Kehle durchgeschnitten wird. Und Feuerkopf war unglücklich, sehr unglücklich.

Uns blieb keine Wahl, wir mussten sie allein ihrem traurigen Schicksal überlassen. Aber dazu konnte Feuerkopf sich nicht entschließen. Sie brüllte den Namen ihrer Mama, den Namen Gottes und alles Mögliche. Feuerkopf ist zu ihr gegangen, hat sie geküsst und angefangen zu weinen. Wir haben uns umgedreht und unseren Weg wieder aufgenommen, während die beiden weinten und sich küssten. Wir waren noch nicht weit gegangen, da sahen wir Feuerkopf allein und mit verheulten Augen näher kommen. Er hatte Sarah neben dem Baumstamm zurückgelassen, allein in ihrem Blut, mit ihren Verletzungen. Das Luder (eine liederliche, durchtriebene oder kokette Person, heißt es in meinem Wörterbuch) konnte nicht mehr laufen. Die Magnan-Ameisen, die Geier würden sich einen Festschmaus aus ihr machen.

Laut meinem Wörterbuch ist die Trauerrede eine Rede zu Ehren einer berühmten verstorbenen Persönlichkeit. Der Kindersoldat ist die berühmteste Persönlichkeit am Ende dieses 20. Jahrhunderts. Wenn ein Kindersoldat stirbt, muss man also eine Trauerrede auf ihn halten; das bedeutet, man muss sagen, wie er in dieser großen beschissenen Welt ein Kindersoldat werden

suis pas obligé. Je le fais pour Sarah parce que cela me plaît, j'en ai le temps et c'est marrant.

Le père de Sarah s'appelait Bouaké ; il était marin. Il voyageait et voyageait, ne faisait que ça et on se demande comment il a pu avoir le temps de fabriquer Sarah dans le ventre de sa mère. Sa mère, elle vendait du poisson pourri sur le grand marché de Monrovia et, de temps en temps, s'occupait de sa fille. Sarah avait cinq ans lorsque sa mère fut fauchée et tuée par un automobiliste soûl. Son père, ne sachant que faire d'une fille, la confia à une cousine du village qui la plaça chez Madame Kokui. Madame Kokui était commerçante et mère de cinq enfants. Elle fit de Sarah une bonne et une vendeuse de bananes. Chaque matin, après la vaisselle et la lessive, elle allait vendre des bananes dans les rues de Monrovia et rentrait à six heures pile pour mettre la marmite au feu et laver le bébé. Madame Kokui était sévère et très pointilleuse sur les comptes et stricte sur l'heure de retour. (Pointilleuse et stricte signifient tous les deux exigeante.)

Un matin, un petit voyou, un enfant de la rue, faucha une main de bananes et s'enfuit à toutes jambes. Sarah courut après le petit voyou sans l'attraper. Quand, à la maison, elle raconta ce qui lui était arrivé. Madame Kokui ne fut pas contente, alors là pas du tout. Elle gueula et accusa Sarah d'avoir bien vendu les bananes, d'avoir acheté des friandises avec le pognon. Sarah eut beau dire que c'était le petit voyou. Madame Kokui ne décoléra pas et ne voulut rien entendre. Elle la chicota fort, l'enferma et la priva de souper. Elle menaça : «La prochaine fois, je te frapperai plus fort et t'enfermerai pendant un jour sans repas. »

La prochaine fois eut lieu le lendemain. Sarah, comme tous les matins, sortit avec sa charge de bananes. Le même petit voyou vint avec une bande de copains, piqua une main de bananes et s'enfuit. Sarah se lança à sa poursuite. C'est ce qu'attendaient ses petits copains aussi voyous que lui. Quand Sarah s'éloigna ils firent main basse sur toutes les bananes. (Faire main basse, c'est piller, s'emparer, d'après mon Larousse.)

Sarah était malheureuse. Elle pleura toute la journée mais, quand elle vit le soleil décliner et que c'était bientôt l'heure de laver le bébé, elle prit la décision de mendier. De mendier pour faire de l'argent pour faire le compte de Madame Kokui. Mais malheureusement les automobilistes ne furent pas très généreux et elle n'eut pas suffisamment d'argent pour faire le compte de Madame Kokui. La nuit, elle eut une place parmi les ballots d'une véranda de la boutique de Farah.

Le lendemain, elle recommença à mendier et ce n'est que le surlendemain qu'elle parvint à faire le compte de Madame Kokui. C'était trop tard, elle avait fait deux nuits dehors, elle ne pouvait plus rentrer à la maison, Madame Kokui la tuerait, certainement la tuerait. Elle continua à mendier et commençait à s'habituer à la situation, à se trouver mieux que chez Madame Kokui. Même à avoir un lieu où faire sa toilette, un autre pour cacher ses économies, le lieu pour dormir restant la véranda de la boutique de Farah au milieu des ballots de bagages.

Ce lieu avait été remarqué par un monsieur qui vint un jour la trouver là. Il se présenta, gentil et compatissant. (Compatissant, c'est-à-dire faisant semblant de prendre part aux maux de Sarah.) Il offrit des bonbons, d'autres friandises à Sarah. Sarah le suivit de bonne foi vers les halles, loin de toute habitation. Là, il déclara à Sarah qu'il allait lui faire l'amour en douceur sans lui faire du mal. Sarah eut peur, se mit à courir et à crier. Le monsieur plus rapide et plus fort attrapa Sarah, la renversa, la maîtrisa au sol et la viola. Il alla si fort que Sarah fut laissée comme morte.

On l'amena à l'hôpital où elle se réveilla et on lui demanda qui étaient ses parents. Elle parla de son père, mais pas de Madame Kokui. On chercha son père mais ne le trouva pas. Il était en

konnte. Ich tue es nur, wenn ich es will, ich muss es nicht tun. Ich tue es für Sarah, weil es mir gefällt, ich habe die Zeit dazu, und es ist komisch.

Sarahs Vater hieß Bouaké und war Seemann. Er war ständig auf Reisen, und man fragt sich, wie er überhaupt die Zeit dazu fand, Sarah in den Bauch ihrer Mutter zu pflanzen. Ihre Mutter verkaufte verdorbenen Fisch auf dem großen Markt in Monrovia und kümmerte sich ab und zu um ihre Tochter. Sarah war fünf, als ihre Mutter von einem betrunkenen Autofahrer umgefahren und getötet wurde. Da ihr Vater nicht wusste, was er mit dem Mädchen anfangen sollte, vertraute er sie einer Cousine im Dorf an, die sie zu Madame Kokui gab. Madame Kokui war Händlerin und Mutter von fünf Kindern. Sie machte aus Sarah ein Hausmädchen und eine Bananenverkäuferin. Jeden Morgen nach dem Geschirrspülen und Wäschewaschen verkaufte Sarah in den Straßen Monrovias Bananen und kehrte um Punkt sechs zurück, um den Kessel aufs Feuer zu stellen und das Baby zu waschen. Madame Kokui war äußerst pingelig, wenn es um die Abrechnung ging, und sehr streng, was die Zeit von Sarahs Heimkehr betraf.

Eines Morgens klaute ein kleiner Strolch, ein Straßenkind, Sarah eine Bananenstaude und rannte davon. Sie lief dem kleinen Strolch nach, konnte ihn aber nicht einholen. Als sie nach Hause kam und erzählte, was ihr zugestoßen war, war Madame Kokui nicht erfreut, also ganz und gar nicht. Sie schrie und beschuldigte Sarah, sie habe sehr wohl die Bananen verkauft und sich von den Kröten Süßigkeiten gekauft. Das Mädchen konnte ihr noch so sehr beteuern, es sei der kleine Strolch gewesen, Madame Kokui blieb zornig und wollte nichts davon hören. Sie verprügelte Sarah, sperrte sie ein und gab ihr kein Abendessen. Sie drohte: «Das nächste Mal schlag ich dich noch heftiger und sperre dich einen ganzen Tag lang ohne Essen ein.»

Das nächste Mal war am folgenden Tag. Wie an jedem Morgen ging Sarah mit ihrer Ladung Bananen auf die Straße. Der kleine Strolch vom Vortag kam diesmal mit einer Bande von Kumpanen, er schnappte sich wieder eine Bananenstaude und rannte davon. Sarah stürzte ihm hinterher. Genau darauf hatten seine Kumpanen gewartet, die vom gleichen Schlag waren wie er. Kaum dass das Mädchen fort war, rissen sie sich alle Bananen unter den Nagel. (Unter den Nagel reißen bedeutet laut Wörterbuch: sich etwas auf nicht ganz korrekte Weise aneignen.)

Sarah war unglücklich. Sie weinte den ganzen Tag, und als sie sah, dass die Sonne schon tief stand und es bald Zeit sein würde, das Baby zu waschen, beschloss sie zu betteln. Zu betteln, um Geld zu sammeln, damit sie Madame Kokui etwas geben könnte. Doch leider waren die Autofahrer nicht sehr großzügig, und sie hatte nicht genügend Geld beisammen, um mit Madame Kokui die Abrechnung machen zu können. In der Nacht fand sie einen Platz zwischen den Paketen auf der Veranda von Farahs Laden.

Am nächsten Tag ging sie wieder betteln, und erst am Tag darauf hatte sie genügend Geld gesammelt, um mit Madame Kokui abrechnen zu können. Es war zu spät, sie hatte zwei Nächte draußen verbracht, sie konnte nicht mehr nach Hause gehen, Madame Kokui würde sie umbringen, würde sie ganz bestimmt umbringen. Sie ging weiter betteln und begann sich an die Situation zu gewöhnen und sich besser zu fühlen als bei Madame Kokui. Sie gewöhnte sich daran, einen Ort zu haben, wo sie sich wusch, einen anderen, wo sie ihre Ersparnisse versteckte; der Ort, wo sie schlief, blieb die Veranda von Farahs Laden inmitten der Bündel und Pakete.

Einem Herrn war dies aufgefallen und er besuchte sie dort eines Tages. Er stellte sich vor, freundlich und voller Mitgefühl. Er bot Sarah Bonbons und andere Süßigkeiten an, und sie folgte ihm gutgläubig zu den Markthallen, weit weg von allen Häusern. Dort erklärte er Sarah, dass er ganz sanft mit ihr schlafen werde,

voyage ; toujours en voyage. On envoya Sarah chez les soeurs dans un orphelinat de la banlieue ouest de Monrovia. Elle était là quand éclata la guerre tribale du Liberia. Cinq soeurs de cet orphelinat furent massacrées, les autres purent foutre le camp dare-dare sans demander leur reste. Sarah et quatre de ses camarades se prostituèrent avant d'entrer dans les soldats-enfants pour ne pas crever de faim.

Voilà Sarah que nous avons laissée aux fourmis magnans et aux vautours. (Les magnans, d'après Inventaire des particularités, sont des fourmis noires très, très voraces.) Elles allaient en faire un festin somptueux. Gnamokodé (batardise) !

ohne ihr wehzutun. Sarah bekam Angst, begann zu schreien und wollte davonlaufen. Der Mann, der viel schneller und stärker war als Sarah, packte sie, warf sie zu Boden, überwältigte und vergewaltigte sie. Er ging dabei so brutal vor, dass Sarah wie tot liegen blieb.

Man brachte sie ins Krankenhaus, wo man sie nach ihren Eltern fragte, als sie zu sich kam. Sie sprach von ihrem Vater, aber nicht von Madame Kokui: Man suchte ihren Vater, fand ihn aber nicht. Er war auf Reisen, immer auf Reisen. Sarah wurde zu den Nonnen in ein Waisenhaus am westlichen Stadtrand von Monrovia geschickt. Dort lebte sie noch, als der Stammeskrieg in Liberia ausbrach. Fünf Nonnen dieses Waisenhauses wurden massakriert, die anderen konnten sich *dare-dare* aus dem Staub machen. Um nicht zu verhungern, arbeiteten Sarah und vier ihrer Kameradinnen als Prostituierte, ehe sie Kindersoldaten wurden.

Das also war Sarah, die wir den Magnan-Ameisen und den Geiern überlassen haben. (Magnan-Ameisen sind laut *Verzeichnis der Besonderheiten* sehr gefräßige schwarze Ameisen.) Sie würden sich einen üppigen Festschmaus aus ihr machen. Gnamokodé (Bastard)!

Die Staaten Westafrikas

